Document généré le 12 août 2025 17:34

Relations

RELATIONS

Méditations d'un minoritaire silencieux

José Acquelin

Numéro 761, décembre 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/68009ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)
1929-3097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Acquelin, J. (2012). Méditations d'un minoritaire silencieux. *Relations*, (761), 10–10.

Tous droits réservés © Relations, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MÉDITATIONS D'UN MINORITAIRE SILENCIEUX

Photo : Gabor Szilasi

Après un printemps et un été chauds, déjà l'automne frisquet. Cela a été répété plusieurs fois : la rue ne peut pas être réservée qu'aux autos et le ciel qu'aux hélicos mouchards. Et il a été consenti à la majorité silencieuse de s'exprimer. Mais quelles images, parmi les milliers qui nous ont été abondamment livrées, peuvent rester en nous comme porteuses d'une réflexion en marge de la rue? L'image est un médium qui s'apparente à l'apparence : ce n'est pas parce qu'on la capte qu'on la voit et qu'on la comprend.

Toute révolution est d'abord issue d'une certaine époque et baigne dans l'air d'un temps. Ceux qui s'en réclament s'autoproclament avec raison *révolution-nerfs*, ils se veulent le nerf du refus de l'état des choses. Or il existe une première révolution qui consiste à être né à soi-même, c'est-à-dire à être un *révolution-né*. Nous ne sommes pas que des enfants croqués par l'incinérateur du temps et les broyeurs de la société.

Goethe disait : « Tout doit d'abord devenir Rien s'il veut persévérer dans l'Être. » On devrait partir de là. L'égo de la vie est si vaste qu'il impersonnalise tout être qui croit dire « je ». Car la multitude favorise toujours l'instinct au détriment de la solitude qui, elle, préconise l'intuition. Multitude : le social débordant l'individu; solitude : l'individu ne pouvant accepter d'être floué par le milieu. Si la nature a voulu que je sois là, la société, quant à elle, ne m'a que rarissimement convaincu de la nécessité de ma vie. La seule nécessité de la vie m'apparaît dans la conscience éclose de ma mort, celle accouchant de la liberté de ma solitude par l'évidente solitude de ma liberté. Mais que peut ce que je prétends être la liberté de ma solitude contre la réalité prônée par les potentats du concret?

C'est parfaitement humain que de ne pas savoir comment bien vivre. Souvent même on considère normal qu'il faille manger son pain nocturne avant la mie de ses joies. Je ne crois plus à cette norme du malheur avant la douceur du mérite, même s'il demeure vrai qu'on ne voit pas comment échapper à l'instant de la douleur quand elle frappe. Or voici que le ciel se dégrise. La lumière donne une brise oculaire à ceux qui, dès le crépuscule, travaillent avec le rayon d'un crayon à éclairer la nuit stellaire, qui ne sera jamais le noir absolu des mines. Alors sortons de la terre, marchons, perpendiculaires à l'horizon : les étoiles sont des diamants ailés que les dormeurs ignorent.

Quels que soient le plus profond des bois, la plus reculée des régions – où il n'y a aucun humain pour entendre quoi que ce soit –, la plus proche ruelle, la plus bétonnée des banlieues ou le plus immédiat et banal décor où l'on puisse se trouver, connaissez-vous un oiseau qui, à l'heure où la lumière se lève, s'empêchera de chanter? En quoi, pour quoi ou pour qui les humains devraient-ils se sentir obligés d'agir différemment? Au nom de quelle supériorité? Celle de la conscience? Qu'est-ce qu'on croit comprendre de plus qu'un merle? Chaque jour nouveau est une nouvelle jeunesse du monde.

Hisse ta bassesse jusqu'à hauteur de terre, ne tasse pas le motton de ton cœur. Par la porte entrebâillée, l'odeur de la terre qu'on remue redonne aux jardiniers le courage des poumons. L'entrée de l'air en soi offre au ciel et à soi-même deux motifs spontanés de quitter sans peine l'actualité. Dans le mot *élévation*, il y a le mot *élève*. L'homme descend du singe et le singe remonte au plus vieil arbre du monde pour se rapprocher des bras du soleil. Même nocturne, on trouve le ciel beau : première et ultime preuve de notre idéalisme qui pourtant ne sait trop quoi faire de notre *terrianisme*. Mais jamais le ciel et la terre ne se sont totalement opposés, sinon nous ne serions même pas là à espérer ou à désespérer. Oui, trop souvent la pleine lumière du jour nous aveugle sur les constellations de notre huître cérébrale.

Chacun a ses univers secrets qui ne sont pas forcément inavouables mais qui s'avèrent et s'avéreront souvent irrecevables, surtout de la part des êtres de pouvoir et de contrôle ou des médias, qui décident de ce qu'il est acceptable ou non d'accepter. Le sens de la liberté des uns heurtera toujours les clichés de l'obéissance des autres. L'égalité n'oppose rien. Parce qu'elle n'existe pas. Parce qu'elle est. L'égalité de pouvoir vivre même si nous ne sommes pas tous pareils.

Inutile comme tout idéaliste, je parle à peine, je parle contre une peine qui n'est pas seulement mienne. Je parle à peine mais j'écris pour la peine, qui me dépasse. Prendre soin d'un feu, c'est veiller à ce que la flamme ne s'étouffe en fumée. ●